



Michel Espagne, Julie Gary et Guangyao Jin (dir.)

Conférences chinoises de la rue d'Ulm

Demopolis

3. Où sont les frontières ?

Essor et contexte des études sur « la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée » au Japon au tournant des XIX^e et XX^e siècles

Ge Zhaoguang

DOI : 10.4000/books.demopolis.2383
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Demopolis
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
ISBN électronique : 9782354571672



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ZHAOGUANG, Ge. 3. *Où sont les frontières ? Essor et contexte des études sur « la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée » au Japon au tournant des XIX^e et XX^e siècles* In : *Conférences chinoises de la rue d'Ulm* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2017 (généré le 04 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/2383>>. ISBN : 9782354571672. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.2383>.

Où sont les frontières ?

*Essor et contexte des études
sur « la Mandchourie, la Mongolie,
le Xinjiang, le Tibet et la Corée »
au Japon au tournant des
XIX^e et XX^e siècles*

GE Zhaoguang

La fin de la dynastie des Qing et les premières années de la République, période correspondant aux ères Meiji (1868-1912) et Taisho (1912-1926) au Japon, a vu les études japonaises sur l'histoire de l'Asie orientale se développer progressivement. Comme le précise Nakami Tatsuo dans un article :

La discipline scientifique japonaise ayant pour objet les « études historiques orientales » (*Tōyō-shi gaku* 東洋史學) prend forme approximativement entre 1894 et 1904, c'est-à-dire durant la décennie séparant les guerres sino-japonaise et russo-japonaise. Le contexte historique durant lequel s'inscrit cette période, à savoir le début de l'agression impérialiste en Chine, influera considérablement sur le développement ultérieur de ces études¹.

Si ces affirmations sont exactes, les « prémices » de ces études historiques orientales sont quelque peu élargis dans le présent article, qui les situe entre 1891 et 1915, c'est-à-dire l'ensemble de la période qui s'étend de la fin des Qing aux premières années de la

1. NAKAMI Tatsuo 1992, p. 98. Cette périodisation fait l'objet d'un large consensus au sein des cercles académiques, voir par exemple OGURA Yoshihiko 2003.

République, correspondant aux ères Meiji et Taisho². En effet, c'est seulement en ayant un aperçu global de cette ère de grands changements agitant aussi bien le Japon que la Chine, que l'on constate qu'il s'agit précisément d'une phase de transformation du monde politique japonais quant au discours sur la « Chine », et d'une période clé pour le monde académique japonais s'agissant de l'essor des études sur « la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée ». En conséquence, lorsque l'on réexamine l'histoire intellectuelle chinoise de l'époque, l'évolution académique du Japon et son contexte politique vis-à-vis de la « Chine » et de sa « périphérie » donnent particulièrement matière à réflexion.

L'intérêt du Japon pour les recherches sur « la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée » et l'émergence des études historiques orientales

Les recherches des cercles académiques japonais portant sur la Chine et sa périphérie durant la période de la fin des Qing et des premières années de la République ne visent pas uniquement les territoires qui entourent la Chine aux quatre points cardinaux; elles explorent en outre chacune des régions habitées par les minorités ethniques situées en lisière des territoires Han, et ont pour objet l'histoire, la religion, les langues et la géographie de tous ces peuples et de toutes ces régions: il s'agit donc de recherches pour ainsi dire

2. Nous nous référons ici à la périodisation indiquée par He Changqun, qui considère que les études orientales modernes au Japon se sont développées entre 1891 et 1915, et distingue deux phases durant cette période: la première s'étend de 1891 à 1897 (entre les 24^e et 30^e années de l'ère Meiji), durant laquelle les études historiques relatives au Japon naissent en tant que discipline autonome; l'histoire orientale se développe, et l'histoire de la Corée, celle de la Mongolie et celle du Tibet sont « mises sur un pied d'égalité » avec l'histoire de la Chine. La seconde s'étend de 1898 à 1915 (entre la 31^e année de l'ère Meiji et la quatrième année de l'ère Taisho), « telle une fleur qui s'épanouit », et voit naître deux grands courants d'études distincts, respectivement à Kyoto et à Tokyo. Les études sur la Mandchourie, la Mongolie, les territoires de l'Ouest et la mer de Chine méridionale se développent considérablement et dominent de loin celles sur la Chine. Voir HE Changqun 2003, vol. 1, p. 447.

exhaustives. En raison du très grand nombre de travaux rédigés durant cette période, il est impossible ici d'entrer dans le détail, mais voici une présentation succincte :

1. En 1894, année où débute la première guerre sino-japonaise, l'état-major des forces armées japonaises publie une *Topographie de la Mandchourie* (*Manshū-chishi* 滿州地志). Plus tard, le monde intellectuel fera paraître des écrits tels que *Enquête sur le titre officiel de la Mandchourie* (*Manshū-kokugō-kō* 滿州國號考) de Tanaka Suiichiro en 1903, et *Histoire ancienne et moderne de la Mandchourie* (*Manshū-kokin-shi* 滿州古今史) de Adachi Ritsuen et Hirata Kossen en 1904.

2. Suite à l'invasion japonaise en Corée, un nombre conséquent d'ouvrages consacrés à ce pays sont rédigés au sein de la communauté académique. Après les deux publications de Hayashi Taisuke, *Histoire de la Corée* (*Chōsen-shi* 朝鮮史) en 1892 et *Histoire moderne de la Corée* (*Chōsen-kindai-shi* 朝鮮近代史) en 1901, de nombreuses recherches sont effectuées par des chercheurs comme Tsuboi Kumezo, Shiratori Kurakichi, Ikeuchi Hiroshi, Imanishi Ryu, Harada Yoshito et Fujitsuka Chikashi. En 1908, Shiratori Kurakichi propose à Goto Shinpei, directeur de la Société des chemins de fer de Mandchourie du Sud (*Mantetsu* 滿鉄), de mettre en place une structure qui permettrait de mener des recherches sur l'histoire et la géographie de la Mandchourie et de la Corée. C'est ainsi que par la suite, des membres des cercles académiques des plus influents participeront à ces recherches, notamment Wataru Yanai, Tsuda Sokichi et Ikeuchi Hiroshi.

3. Comme le fait observer Sugiyama Masaaki, la Mongolie représente pour les Japonais un sujet d'intérêt de longue date du fait qu'ils ont été profondément marqués par « les invasions mongoles » (*Mōko-shūrai* 蒙古襲來); cependant, les véritables recherches contemporaines portant sur l'histoire, la géographie et les langues de la Mongolie ne débutent qu'avec les travaux de Naka Michiyo, Kuwabara Jitsuzo et Shiratori Kurakichi³. Parmi eux, il importe de mentionner tout particulièrement le professeur Naka, qui fut l'un des précurseurs des études historiques orientales au Japon. En

3. Voir SUGIYAMA Masaaki 2004, p. 11.

1902, la librairie *Bunkyo* de Tokyo publie sa version corrigée de la traduction de Hong Jun 洪鈞, *Suppléments et corrections de la traduction de l'histoire de la dynastie des Yuan* (*Yuanshi yiwen buzheng* 元史譯文補正). Après sa découverte de l'existence de nouveaux documents historiques en Chine sur la Mongolie, il sollicite notamment Wen Tingshi 文廷式 et Chen Yi 陳毅 pour les lui procurer. Il s'agit entre autres de *Révision et correction du récit des campagnes militaires de l'empereur de la dynastie des Yuan* (*Huang Yuan sheng wu qinzheng ji* 皇元聖武親征記), *Notices biographiques sur les Mongols du Nord* (*Hei Da shilüe* 黑韃事略), *Recueil de l'ermite ivre des deux ruisseaux* (*Shuangxi zuiyin ji* 雙溪醉隱集) et *Supplément aux annotations de Li Wentian à l'Histoire secrète de la dynastie des Yuan* (*Yuan mishi li zhu bu* 元秘史李注補). Plus particulièrement, Naka Michiyo obtient par le biais de Naito Torajiro de l'université impériale de Kyoto une copie manuscrite de *l'Histoire secrète des Mongols* (*Mengu mishi* 蒙古秘史) offerte par Wen Tingshi. Après trois années de recherches ardues, il publie en 1907 ses fameuses *Chroniques du règne de Gengis Khan* (*Chingisu Kan jitsuroku* 成吉思汗實錄) représentant la correction, la traduction et l'annotation de *L'histoire secrète des Mongols* en douze volumes. Cette œuvre a, du jour au lendemain, jeté les bases des études japonaises sur l'histoire de la Mongolie, et motivé les chercheurs japonais pour effectuer des recherches sur la Mongolie.

4. Les études sur le Tibet ont également débuté à cette période. Au gré de leurs connaissances nouvellement acquises sur la Chine, les milieux intellectuel et politique japonais prennent conscience qu'il leur faut s'intéresser au Tibet. En 1901, Narita Yasuteru, espion des services secrets japonais, se rend à Lhasa et y collecte une documentation abondante⁴. L'année précédente, Teramoto Enga (1872-1940) avait découvert des sutras bouddhiques en tibétain au monastère Zifu (*Zifu yuan* 資福院) et au temple Huang (*Huang si* 黃寺) alors qu'il exerçait en tant que traducteur à Pékin. Il persuade alors Yikuang, prince impérial Qing (*Qing qinwang* 慶親王), et le

4. Narita Yasuteru avait par le passé rédigé des rapports secrets pour le ministère des Affaires étrangères japonais. Ce ne sera que beaucoup plus tard, vers 1970 ou 1971, qu'il publiera *Shinzō-nisshi* 進藏日志 (*Journal de voyage au Tibet*), in *Sangaku* (années 1965-66), cité par Takayama Ryuzo, « Kawaguchi Ekai » 河口慧海, in EGAMI Namio 1992, p. 81.

grand secrétaire Natong (那桐) de lui remettre ces deux collections de sutras qui seront plus tard séparées et conservées à l'université de Tokyo (dans un premier temps au palais impérial) et à l'université bouddhiste Otani. L'importation de ces textes sacrés suscitera un large écho au Japon. En novembre 1901, le premier numéro de la publication spécialisée *Bulletin de la Société impériale orientale* (*Teikoku-tōyō-gakkai-kaihō* 帝國東洋學會會報) rapporte : « Il s'agit d'un texte classique rare découvert par Teramoto Enga au terme de plusieurs années de labeur. » Or, cette même année, le moine bouddhiste Kawaguchi Ekai (1866-1945), célèbre pour ses voyages au Népal et au Tibet, se rend également à Lhassa. Il en rapportera un grand nombre de documents en sanscrit et en tibétain, notamment le *Canon bouddhique* (*Dazangjing* 大藏經) rédigé dans ces deux langues, de même que d'abondants matériaux⁵. Par la suite, des journaux de Tokyo et d'Osaka publièrent les uns après les autres des informations concernant son séjour sur place, suscitant l'extrême curiosité des Japonais pour le Tibet. La publication en 1909 en Inde et au Royaume-Uni de l'édition anglaise de *Trois ans au Tibet* a encore davantage « satisfait la curiosité des Japonais à l'égard d'un Tibet encore fermé au monde, à une période où ils "accédaient à la civilisation" et où "le pays s'enrichissait et devenait puissant". Cet ouvrage reçut un accueil très enthousiaste auprès de la société japonaise⁶ ». Kawaguchi Ekai a non seulement collecté de nombreux documents profitant aux études japonaises sur le Tibet, mais a également formé des tibétologues tels que Ikeda Chotatsu et Abe Fumio. C'est également à partir de ce moment-là que les études japonaises sur l'histoire et la culture tibétaine vont se développer⁷.

5. Les recherches japonaises concernant les territoires de l'Ouest (chi. *Huijiang*, jap. *Kaikyō* 回疆) [litt. : « région habitée par les musulmans »] se sont sans conteste développées sous l'impulsion des intellectuels européens. Durant cette période cependant, elles sont

5. Selon les témoignages, cette documentation s'accompagnait, entre autres, de 144 statues du Bouddha, 261 peintures du Bouddha, 385 instruments bouddhiques et 28 sutras imprimés.

6. Takayama Ryuzo, « Kawaguchi Ekai », in EGAMI Namio 1992, p. 78.

7. Voir QIN Yongzhang 2005, p. 54-98.

fondées sur « l'exploration » (à caractère de pillage) des antiquités, et sur « l'inspection » à laquelle font procéder militaires et politiques japonais, ce qui conduira ces derniers à s'engager plus loin dans les terres du Xinjiang. En 1902, mettant leurs pas dans ceux des chercheurs occidentaux, Otani Kozui et d'autres voyagent de l'ouest vers l'est, entrent dans Kucha (*Ruku* 庫車) et Khotan (*Hetian* 和闐); ils exploreront plus tard le Xinjiang à deux reprises. Deux ouvrages seront publiés par la suite à Tokyo et à Kyoto: une *Exploration de l'Asie centrale* (*Chûa-tanken* 中亞探險) en 1912 et un *Atlas archéologique des territoires de l'Ouest* (*Saiiki-kōko-zufu* 西域考古圖譜) en 1915: ces écrits sont réputés représenter « le point de départ des études japonaises sur les territoires de l'Ouest ». En 1905, Sakurai Yoshitaka qui, sur ordre du ministère des Affaires étrangères et sur instruction du Conseil supérieur de la guerre, se rend dans la région du Xinjiang afin d'observer et de s'informer, rédigera à son retour un rapport détaillé sur la Mongolie intérieure et le Xinjiang⁸. Or, d'autres chercheurs japonais, tels que Shiratori Kurakichi mentionné plus haut, ainsi que Haneda Toru, Kuwabara Jitsuzo et Fujita Toyohachi avaient, sous l'influence des chercheurs européens, initié depuis longtemps sur les territoires de l'Ouest des recherches analogues à celles menées par l'orientalisme européen. Leurs recherches portant sur l'histoire des territoires de l'Ouest et les données géographiques écrites en chinois, sur les nouvelles découvertes archéologiques au Xinjiang, ainsi que sur les nombreux anciens langages parlés et écrits au sein des territoires de l'Ouest dans la Chine ancienne, ont considérablement fait progresser l'histoire des échanges culturels entre l'Est et l'Ouest, et les connaissances relatives à la religion, l'art et la culture des territoires de l'Ouest durant cette période.

Analyser rétrospectivement l'histoire intellectuelle japonaise relative aux « périphéries » de la Chine met en évidence, d'une part, l'influence de l'orientalisme européen: les recherches sur la Chine « excédant le cadre de la Chine » des sinologues japonais

8. Certains chercheurs ont récemment mentionné cet événement. Pour plus de détails, voir WANG Ke 2009, p. 88.

durant les ères Meiji et Taisho commencent juste à se développer⁹; et, d'autre part, on se rend compte de l'importance de la montée en puissance du Japon et de l'influence du courant dit « asiatique » : les chercheurs japonais vont en effet se détourner de la Chine Han traditionnelle pour concentrer leur attention sur « la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée », c'est-à-dire étudier l'histoire et la géographie des régions périphériques de la Chine. Par ailleurs, depuis le début du XIX^e siècle, la Chine avait progressivement commencé à étudier l'histoire et la géographie du Nord-Ouest, de même qu'elle s'était intéressée à l'histoire et aux langues de la Mongolie, en obtenant des résultats fructueux. Elle avait en outre posé les premiers jalons d'une méthode consistant à appliquer la critique textuelle traditionnelle chinoise à l'étude de l'historiographie moderne internationale. Néanmoins, les véritables recherches historiques et géographiques modernes ayant pour objet la « périphérie » chinoise ne se sont réellement développées que peu après, sous l'impulsion des études orientales menées en Europe et au Japon, à savoir « les études sur les territoires de l'Ouest et la mer de Chine méridionale » ou « les études sur la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée¹⁰ ».

9. Avant 1890, globalement, l'enseignement général au Japon introduisait à l'histoire de la Chine en utilisant le manuel *Shiba shilüe* 十八史略 (*Version abrégée des dix-huit livres d'histoire*), tandis que l'enseignement supérieur considérait l'histoire de la Chine comme une composante de la « sinologie », circonscrite à une documentation chinoise en langue chinoise. Cette documentation était non seulement rédigée en chinois uniquement, mais était limitée, en termes d'espace et de temps, à la Chine traditionnelle. Cette situation évoluera progressivement avec la transition opérée par le Japon suite à la restauration de Meiji, puis un changement drastique se produira après la première guerre sino-japonaise (1894-1895).

10. Par exemple, Wang Guowei 王國維 constatera les progrès des travaux académiques occidentaux en traduisant les articles de Paul Pelliot sur la linguistique, et prendra connaissance des travaux des chercheurs orientaux en lisant l'étude de Fujita Toyohachi sur le coton dans la Chine antique. Voir *Guantang shuzha* 觀堂書札 (*Correspondance de Monsieur Guantang*), les lettres n° 96 et 117 envoyées à Luo Zhenyu 羅振玉. Chen Yuan 陳垣, inspiré par Paul Pelliot et Wang Guowei, écrira « Huo Xianjiao ru Zhongguo kao » 火祆教入中國考 (« Étude sur l'implantation du zoroastrisme en Chine »), « Monijiao ru Zhongguo kao » 摩尼教入中國考 (« Étude sur l'implantation du manichéisme en Chine ») et « Monijiao canjing » 摩尼教殘經 (« Fragments de manuscrits manichéens »), in *Beijing daxue guoxue jikan*, vol. 1 n° 1, 2, 3, janvier, avril, juillet 1923.

À comparer dans le détail l'intérêt du milieu orientaliste japonais pour ces régions avec la posture du monde académique chinois vis-à-vis des « études sur les régions éloignées » — ou ce que Fu Sinian 傅斯年 appelait « les études sur les barbares » (*lu xue* 虜學) —, nous constatons l'existence, en toile de fond, de différences majeures entre ces deux pays sur le plan politique et la nature distincte de la conscience historique de leurs sphères intellectuelles à l'époque.

La lutte avec l'Europe pour la suprématie : une motivation pour les recherches sur les périphéries de la Chine chez les historiens japonais

Naka Michiyo (1851-1908) exerça une influence déterminante dans le domaine des études historiques orientales au Japon. Son intérêt pour l'histoire de la dynastie mongole des Yuan, l'histoire des Mandchous et l'histoire de la Corée a inspiré sa nouvelle conception de l'histoire de la « Chine », et notamment son point de vue selon lequel la « Chine » devait être intégrée dans les recherches sur « l'Orient » (chi. *Dongyang*, jap. *Tōyō* 東洋)¹¹. Enoki Kazuo indique que cette idée avait déjà germé dans l'esprit de Naka Michiyo durant les 27^e et 28^e années de l'ère Meiji (1894-1895), c'est-à-dire au cours des deux années qui ont vu le déclenchement de la première guerre sino-japonaise et la signature du traité de Shimonoseki¹². Si les idées de Naka Michiyo permettront d'élever les études historiques orientales au Japon au statut de discipline universitaire, elles auront également un profond impact sur les futurs orientalistes japonais (notamment Shiratori Kurakichi, l'un des fondateurs de l'historiographie moderne japonaise). C'est ainsi que dans le *Précis d'histoire*

11. Si cette orientation académique reflète l'influence de la Chine (Naka Michiyo a notamment pris connaissance des découvertes et recherches chinoises concernant les données historiques relatives à la dynastie mongole des Yuan à travers Chen Yi et Wen Tingshi), elle traduit principalement l'élan suscité par les études orientales européennes et l'influence de la théorie japonaise sur la souveraineté nationale. Voir MIYAZAKI Ichisada 1996, p. 22.

12. Voir YOSHIKAWA Kojiro 1976, p. 22-23.

de l'Asie orientale (*Tōyō-shiyō* 東洋史要) publié durant la 30^e année de l'ère Meiji (1897), Ichimura Sanjiro se réfère sciemment à la « Chine » en utilisant le terme « Orient ». Il semble qu'il s'agissait de « se conformer à l'orientation favorisée chez les intellectuels et le corps enseignant de cette époque¹³ ». Quelle était cette orientation ? Selon Tanaka Masayochi, elle se concrétise depuis la 20^e année de l'ère Meiji, plus précisément suite à la première guerre sino-japonaise, dans un contexte où la nation japonaise s'affirme en tant que grande puissance : « Le Japon prend conscience de lui-même en tant que nation asiatique, représentative d'une civilisation orientale analogue à la civilisation occidentale¹⁴. » Peu après, dans l'introduction générale de son *Histoire intermédiaire de l'Asie orientale* (*Chūtō-tōyō-shi* 中等東洋史) publiée durant l'ère Taisho, Kuwabara Jitsuzo étend le champ de la narration historique à l'Asie orientale, l'Asie du Sud et l'Asie occidentale. Miyazaki Ichisada remarque : « Il s'agissait d'une approche tout à fait novatrice » ; d'une part, elle éliminait la narration historique qui plaçait traditionnellement la Chine au centre, et « cherchait à déterminer la destinée de toutes les nations de l'Asie orientale » ; d'autre part, elle éliminait la notion culturelle d'un centre chinois, pour « considérer toutes les nations de l'Asie orientale sur un pied d'égalité, sans aucune discrimination ». Cette approche incita les intellectuels japonais à remplacer, sur un plan institutionnel et conceptuel, « l'histoire chinoise » (*Chūgoku-shi* 中國史) par « l'histoire orientale » (*Tōyō-shi* 東洋史) ; ce qui différenciait ces deux histoires résidait dans l'attention portée à la Mandchourie, à la Mongolie, au Xinjiang, au Tibet et à la Corée, et en particulier aux « territoires de l'Ouest »¹⁵.

13. Ichimura Sanjiro se rendit lui-même en 1901 à Pékin pour mener des recherches aux Grandes réserves de l'Est (*Dong daku* 東大庫) où il fit la découverte d'ouvrages comme *l'Histoire de la Corée et d'autres États des régions barbares de l'Ouest* (*Chaoxian ji xi fan zhu guo de guoshu* 朝鮮及西番諸國の國書), les *Documents relatifs au Tibet, au Népal et à d'autres régions barbares de l'Ouest* (*Xizang Nibo'er deng xi fan de wenxian* 西藏尼泊爾等西番的文獻), et les *Documents concernant l'incident en Corée durant la septième année du règne de Chongde* (*Chongde qi nian Chaoxian shijian de wenshu* 崇德七年朝鮮事件的文書).

14. EGAMI Namio 1992, vol. 1, p. 29-30.

15. MIYAZAKI Ichisada 1996, p. 24.

Durant cette période, un nombre significatif d'intellectuels japonais, à Tokyo ou à Kyoto, éprouvent un intérêt pour ces recherches et s'inscrivent dans la même orientation. Parmi ceux-ci, deux personnages importants ont mis en place les études orientales durant l'ère Meiji et joué un rôle fondamental dans le domaine des recherches sur l'Asie au Japon. Le premier est Shiratori Kurakichi (1865-1942) de l'université impériale de Tokyo, qui a souhaité étendre les recherches sur la Chine à sa périphérie, et a entrepris de « développer activement les études orientales au Japon, de façon à les hisser à un niveau mondial, voire le surpassant¹⁶ ». Ses propres recherches sur les peuples turcs (突厥), Wusun (烏孫), Xiongnu (匈奴), Sogdiens (粟特), Kangju (康居) et sur la Corée lui valurent une appréciation fort élogieuse des cercles académiques européens¹⁷. Le même Shiratori Kurakichi, avec l'appui de Goto Shinpei, directeur de la Société des chemins de fer de Mandchourie du Sud, mit en place le « Bureau des enquêtes historiques et géographiques de la Mandchourie et de la Corée » (*Mansen-rekishî-chiri-chôsa-bu* 滿鮮歷史地理調査部) et édita la *Collection d'archives sur la région des montagnes blanches et des rivières noires* (*Hakusankokusui-bunko* 白山黑水文庫). L'autre figure majeure est Naito Torajiro (1866-1934) de l'université impériale de Kyoto, qui consacra également beaucoup d'efforts à l'étude de la Mandchourie, de la Mongolie et de la Corée. Il prépara et édita la

16. HANEDA Toru 1942, vol. 7, n°2 et 3, p. 83. Shiratori Kurakichi écrit quelques années plus tard : « Pour ne pas nous avouer vaincus vis-à-vis des chercheurs européens et américains, nous avons mis en place une Société d'histoire de l'Asie orientale de très grande envergure. Nous avons fait valoir, à l'unisson avec des entrepreneurs et des politiciens, la nécessité impérieuse des études sur l'Orient, particulièrement s'agissant des domaines qui intéressaient les Européens et Américains de l'époque, à savoir, la Chine, la Mongolie et l'Asie centrale dans une large mesure. Il y avait effectivement parmi eux des chercheurs éminents faisant autorité mais qui, néanmoins, n'avaient pas réalisé de véritable percée dans le domaine des études sur la Mandchourie et la Corée. C'est pourquoi, nous devons, nous, Japonais, obtenir des résultats dans les champs que les Européens n'avaient pas encore abordés : l'histoire et la géographie de la Mandchourie et de la Corée. » Cité par Matsumura Jun dans « Shiratori Kurakichi », in EGAMI Namio 1992, vol. 1, p. 45-46.

17. En outre, Shiratori Kurakichi publie en 1900 un article sur les anciennes populations du nord de la Chine (*Shigaku zasshi* vol. 11, n°4), qui suscitera un large écho ; il y présente des recherches exhaustives sur plus de vingt tribus incluant les Tokhares (月氏), Xiongnu (匈奴), Hu de l'Est (東胡), Xianbei (鮮卑), Wuwan (烏丸), Ruanruan (蠕蠕), Kitan (契丹), Gaoju (高車), Ouigours (回鶻), Kirghizes (黠戛斯), Wuji (勿吉), Shiwei (室韋) et Jürchen (女真).

version mongole des *Origines de la Mongolie* (*Menggu yuanliu* 蒙古源流), et photographia à Shenyang plus de quatre mille pages de textes mandchous archivés qu'il compila en une collection nommée *Série d'ouvrages mandchous et mongols* (*Manmō-sōsho* 滿蒙叢書). Outre Shiratori Kurakichi et Naito Torajiro, d'autres grands noms émergèrent tout au long des ères Meiji, Taisho et Showa (1926-1989) : entre autres Fujita Toyohachi (1869-1928), Kuwabara Jitsuzo (1871-1931), Wataru Yanai (1875-1926), Ikeuchi Hiroshi (1878-1953), Haneda Toru (1882-1955), et un peu plus tard, Ishihama Juntaro (1888-1968), Wada Sei (1890-1963), Kanda Kiichiro (1899-1984), et Miyazaki Ichisada (1901-1995). Ils publieront un nombre considérable de travaux sur l'histoire et la géographie de la Mongolie, de la Corée, du Vietnam, des territoires de l'Ouest, du Tibet, etc., incarnant le nouveau courant de la sinologie japonaise de cette période. De fait, les intellectuels japonais intègrent la communauté académique internationale avec assurance, estimant même qu'ils maîtrisent mieux que les Chinois les nouvelles méthodes de l'Occident, et qu'ils sont mieux placés que les Occidentaux pour comprendre les textes orientaux : à leurs yeux, seul le Japon peut jouer un rôle prépondérant dans les « études orientales ». Si les chercheurs chinois ne s'avouèrent pas vaincus pour autant, ils durent néanmoins admettre que « s'agissant des recherches sur les événements historiques officiels, [ils] avaient un certain mérite, mais [que] du point de vue des recherches historiques sur les territoires de l'Ouest et la mer de Chine méridionale, ou des études sur l'archéologie et l'art, [ils] avaient accumulé du retard¹⁸ ».

C'est ainsi qu'évolua ce courant académique japonais au cours de ces années, courant dont l'histoire intellectuelle s'inscrit dans un contexte particulier. Considérée sous l'angle de l'histoire académique, la modernité de cette tendance japonaise est sans équivoque. Les cercles académiques japonais s'étaient toujours considérés comme plus à même que les Européens d'imposer leur autorité en matière d'analyse de la Chine. Ils admirèrent toutefois que, seulement depuis des temps récents, les Européens les avaient distancés dans l'approche des territoires de l'Ouest et de la mer de Chine méridionale, en raison du fossé séparant le Japon de ces régions en termes de

18. HE Changqun 2003, p. 447.

culture, de religion et de coutumes, ainsi qu'en raison des différents outils, matériaux et méthodes utilisés. Cela expliquait que le Japon fût demeuré en retrait par rapport à l'Europe dans la compréhension de la « Chine¹⁹ ». C'est pourquoi, dans le but de développer leurs « études orientales », les Japonais s'efforcèrent d'utiliser les mêmes outils, matériaux et méthodes que la communauté scientifique occidentale, et s'intéressèrent aux domaines de prédilection, sujets de recherche et questionnements de leurs homologues occidentaux. Ils durent également adopter une position identique ou équivalente à celle affichée par la science occidentale, position soi-disant objective, ostensiblement saluée comme « neutre ». En termes de perspectives de recherches, les Japonais s'inspirèrent de la tradition sinologique européenne héritée des missionnaires et des archéologues, et transformèrent les « études sur la Chine » (*Chūgoku-gaku* 中國學) en « études sur l'Asie orientale » (*Tōyō-gaku* 東洋學)²⁰.

19. Il va sans dire que les études orientales européennes et américaines ont influencé les universitaires japonais. Par exemple, dans son article « La mission des chercheurs en études chinoises » (« Shina-gaku kenkyūsha no ninmu » 支那學研究者の任務), Kuwabara Jitsuzo dresse la liste de plusieurs sinologues occidentaux qui ont servi de modèle pour ses recherches, tels que l'Américain W. Rockhill, qui étudia le bouddhisme tibétain et mongol, la culture et la géographie du Tibet et de la Mongolie, ainsi que des textes traitant du commerce en mer de Chine méridionale, comme les *Annales des peuples étrangers* (*Zhu fan zhi* 諸蕃志) ou les *Histoires abrégées des barbares des îles* (*Daoyi zhilüe* 島夷志略); les Britanniques Phillips — qui étudia l'histoire de Taiwan durant l'occupation néerlandaise et les échanges entre la Chine et la zone côtière du Sud pendant la dynastie des Ming; A. Wylie — spécialiste de la langue mongole, du sanscrit et de l'écriture mandchoue, qui étudia l'influence des missionnaires sur la Chine — et J. Legge — qui étudia et traduisit la littérature classique chinoise —, ainsi que le Russe E. Bretschneider, qui étudia la période mongole. Kuwabara Jitsuzo déplorait : « La plus grande erreur de notre pays en matière d'études sur la Chine est de ne pas avoir suffisamment recouru aux méthodes scientifiques, et l'on peut même suspecter que l'on fasse peu de cas de ces méthodes encore actuellement. Or les méthodes scientifiques ne sont pas le domaine réservé du savoir occidental, elles doivent être aussi le fondement des études japonaises sur la Chine. » Cf. KUWABARA JITSUZO 1968, vol. 1, p. 591-594.

20. Discutant de la tendance historiographique dans laquelle s'inscrit Shiratori Kurakichi, Kuwata Rokuro, Uemura Seiji et Ishida Mikinosuke estiment qu'elle relève « non pas l'histoire de la Chine, mais de l'histoire de l'Asie orientale ». Cf. YOSHIKAWA Kojiro 1976, p. 22. Par ailleurs, lorsque Nakajima Satoshi évoque Ichimura Sanjiro, il mentionne en particulier les deux volumes du *Précis d'histoire de l'Asie orientale* (*Tōyō-shiyō* 東洋史要) publiés durant la 30^e année de l'ère Meiji (1897) comme « évoluant de l'histoire de la Chine vers l'histoire de l'Asie orientale ». Cf. EGAMI Namio 1992, vol. 1, p. 28, 31.

Ils élargirent ainsi progressivement leur sphère d'action de la Chine Han aux régions périphériques de la Chine, sciemment considérées comme un espace historique faisant pendant à « l'Occident » (chi. *Xiyang*, jap. *Seiyō* 西洋). Cela consistait, d'une part, à construire un espace discursif historique nommé « Orient » à même de coexister avec « l'Occident » en termes d'histoire, de culture et d'ethnie ; et, d'autre part, à extraire le Japon de cet « Orient », de telle façon qu'une « identité nationale [japonaise] » (chi. *benguo*, jap. *honkoku* 本國) puisse se confronter à ces deux entités considérées comme « autres » (chi. *tazhe*, jap. *tasha* 他者).

Ainsi, lorsque Naka Michiyo proposera de définir une « histoire de l'Occident » (*Seiyō-shi* 西洋史) et une « histoire de l'Orient » (*Tōyō-shi* 東洋史) indépendamment d'une « histoire nationale » (*Honkoku-shi* 本國史), le milieu orientaliste japonais façonnera progressivement « l'histoire de l'Orient » à partir de la « Chine » mais en incluant sa « périphérie », « interrompant le parti pris dont faisait preuve de longue date le Japon de considérer l'histoire de la Chine comme étant au centre, dans le but d'inclure l'histoire de tous les pays et de tous les groupes ethniques d'Asie orientale²¹ ». Durant les ères Meiji et Taisho, l'intérêt scientifique de divers périodiques japonais à l'instar de *Philosophie orientale* (*Tōyō tetsugaku* 東洋哲學), la formation académique de chercheurs comme Shiratori Kurakichi, ainsi que les nombreux chercheurs ayant choisi comme sujets d'étude principaux la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang et du Tibet s'inscrivirent dans la poursuite de cette modernité et aspirèrent à intégrer le courant de pensée international²².

21. EGAMI Namio 1992, vol. 1, p. 3.

22. Haneda Toru qui s'inscrivait dans ce courant de pensée, esquissa les grandes lignes de l'avancement des études orientales au Japon durant cette période : les recherches sur les nouvelles données archéologiques et sur une multitude de textes concernant l'Orient (telle que l'inscription de Kul Tegin 闕特勤碑) ; la découverte de langues anciennes (notamment le ouïghour 回鶻文, le tokharien 吐火羅文 et le tangoute 西夏文) ; l'étude des races de chacun des pays des territoires de l'Ouest ; la découverte récente d'une littérature religieuse non Han (tels les textes classiques issus du manichéisme) ; l'influence de la culture sogdienne (粟特文化) sur l'Orient, et la propagation graduelle de la culture ouïghour. À l'évidence, ces nouveaux champs d'étude vont bien au-delà de la « Chine Han » traditionnelle. HANEDA Toru 1975, p. 635-653.

« L'État Qing n'est pas un État » : contexte historique et implication politique à l'arrière-plan des études sur la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée au moment de la montée en puissance du Japon

Toutefois, du point de vue de l'histoire politique, l'arrière-plan de ce changement d'orientation académique reflète un contexte mouvant. Depuis l'ère Meiji, le « discours sur l'expansion de la souveraineté nationale » trouvait de plus en plus d'écho, et le nationalisme japonais commença à émerger avec l'apparition du courant de l'« asiaticisme », notamment suite à la défaite de l'État des Qing lors de la guerre sino-japonaise de 1894. Le Japon porta de nouveau un regard condescendant sur la Chine qui avait été par le passé son plus grand rival en Asie, et réitéra progressivement et fermement ses revendications territoriales sur la Chine et ses territoires périphériques²³. Nakano Seigo fait explicitement valoir dans son « Grande nation, grand peuple, grands personnages : contre la thèse de l'abandon de la Mandchourie et de la Mongolie » (« Daikoku, daikokumin, daijinbutsu – manmō hōki-ron o haisu » 大國、大國民、大人物——滿蒙放棄論を排す) que la grandeur et la décadence de l'histoire chinoise traditionnelle démontre la nécessité de la lutte pour l'hégémonie et de l'expansion du Japon, et affirme que la Chine a commencé à montrer des signes de faiblesse à partir du moment où Qin Shihuang (秦始皇), premier empereur de la dynastie Qin (-221 à -206 av. J.-C.), fit construire la Grande Muraille pour se protéger. Nakano Seigo estime par ailleurs :

Notre pays profite d'une heureuse fortune: après avoir annexé Taiwan puis la Corée, des perspectives optimistes se profilent quant à la Mandchourie et à la Mongolie. Si nous érigeons des remparts inattaquables autour du territoire de la Corée pour y monter la garde aux quatre coins, notre moral en souffrirait, et cela ne présagerait-il pas de la chute du pays²⁴ ?

23. Voir ICHIKO Chuzo 1941, préface, p. 1.

24. NAKANO Seigo 1915, p. 335.

La plus importante répercussion fut de ne plus considérer l'État des Qing, à savoir « l'empire de Chine » (chi. *Zhonghua diguo*, jap. *Chūka-teikoku* 中華帝國), comme une « unité » fondamentale, mais de recourir à la notion européenne alors en vogue d'« État-nation » pour expliquer la « Chine » du passé en la réduisant à ses dynasties. Ces dernières sont la marque d'un empire au sens traditionnel du terme, et la « Chine » ne peut être que cette nation peuplée majoritairement de Han : un territoire situé au sud de la Grande Muraille et à l'est du Tibet et du Xinjiang. Les différents peuples vivant aux confins de ce territoire sont des communautés culturellement, politiquement et ethniquement différentes, et ce que l'on appelle « Mandchourie, Mongolie, Xinjiang, Tibet et Corée » sont en fait des « régions périphériques » extérieures à la Chine²⁵.

Ce courant de pensée qui dominait largement au Japon à cette époque a développé l'idée selon laquelle le Japon, considéré comme le sauveur de l'Asie, devait chercher à élargir son espace, et tenter de renforcer le pouvoir de la Chine à l'étranger, tout en la confinant dans le même temps aux régions Han situées au sud de la Grande Muraille. Ainsi, la Société d'Asie orientale (*Tōa-kai* 東亞會) et la Société de la culture commune (*Dōbun-kai* 同文會), soutenues à cette époque par Konoe Atsumaro²⁶, expliquent la domination du

25. Par exemple, Wada Sei, dans « La signification essentielle des mots "Chine" et "Chinois" » (« Shina oyobi Shina-jin to iu go no hongji ni tsuite » 支那及び支那人という語の本義について) (janv. – fév. 1942), estime que « dans le passé, la Mongolie, la Mandchourie et le Tibet ne faisaient pas partie de la Chine. La race, le langage, l'écriture, la religion et les us et coutumes différaient, et la différence était encore plus évidente s'agissant de l'histoire et de la tradition. Ce n'est qu'avec l'expansion de l'empire mandchou des Qing que ces régions ont été réunies. Il n'y a pas lieu de les considérer comme partie intégrante de la "Chine" ou de considérer leurs peuples comme "chinois", en apporter une démonstration n'est pas nécessaire, c'est une évidence ». Voir WADA Sei 1942, p. 202-203.

26. Plus tard, ces deux entités fusionnèrent durant la 31^e année de l'ère Meiji (1898) pour former l'Association de la culture commune est-asiatique (*Tōa-dōbun-kai* 東亞同文會), réunissant soixante membres, puis quatre-vingt-seize l'année suivante. Cette association éditait *Opinion actuelle sur l'Asie orientale* (*Tōa-jiron* 東亞時論), qui deviendra *Rapport de l'Association de la culture commune est-asiatique* (*Tōa-dōbun-kai hōkoku* 東亞同文會報告). Ses principaux membres étaient pour la plupart des étudiants de l'université Waseda et de l'université de Tokyo, et certains d'entre eux qui se rendront en Chine et en Corée, deviendront plus tard ceux que l'on nommera les « patriotes » (*shishi* 志士). Ils fonderont en Chine les périodiques *Yadong shibao* 亞東時報 (*East Asia Times*), *Han bao* 漢報 (*Le Journal de la Chine*) et *Min bao* 閩報 (*Le journal du Fujian*), et en Corée, *Hanseong-wolbo*

Japon en Asie par la « théorie de la civilisation » (*Bunmeiron* 文明論), c'est-à-dire la survie du plus apte, et discutent de la relation d'interdépendance entre le Japon et la Chine en se fondant sur une « théorie des races » (*Jinshuron* 人種論)²⁷. Ainsi prend forme dans les milieux culturels japonais l'ambition d'un Japon sauveur de l'Asie orientale en tant que « chef de ligue » (*meishu* 盟主), et l'idée selon laquelle la Chine devrait renforcer son centre et abandonner les régions éloignées. Durant la 31^e année de l'ère Meiji (1898), Fukuzawa Yukichi, figure de proue de la pensée moderne japonaise, publie un article intitulé « Sur la division de la Chine en quarante années » (« Jūyon-nen mae no Shina bunkatsu-ron » 十四年前の支那分割論). Il y mentionne qu'il se souvient avoir indiqué en 1884 le danger imminent d'une partition de la Chine par les grandes puissances. Par conséquent, le Japon, désormais modernisé, doit prendre des mesures pour se protéger et donc participer à la lutte pour la division²⁸. Il s'agit d'une façon de penser très répandue durant les ères Meiji et Taisho. Ainsi, Nakajima Tan dans « Le destin de la Chine divisée » (« Shina bunkatsu no unmei » 支那分割の運命) publié en 1912 et Sakamaki Teiichiro dans « Sur la partition de la Chine » (« Shina bunkatsu-ron » 支那分割論) paru en 1917, estiment que la Chine ne peut ni éviter le fatalisme du despotisme, ni se soustraire à la perspective d'une partition. Or, dans un article retentissant intitulé « Sur la Chine » (« Shinaron » 支那論) publié en 1914, Naito Torajiro, célèbre historien de l'Asie orientale, réfute avec force ce discours, considérant toutefois que la problématique de la souveraineté du territoire chinois doit être examinée sous l'angle du pouvoir politique effectif. Quant à l'idée selon laquelle ce territoire doit être réduit, et à l'idée inverse de la république des cinq ethnies, etc., cela relève d'un débat stérile qui ne devrait en aucun cas fonder une pensée. Toutefois, prenant en considération le pouvoir réel de la Chine, Naito estime qu'il serait préférable pour celle-ci de perdre

漢城月報 (*Le Mensuel de Séoul*). Ils créeront par ailleurs l'École de littérature orientale de Fuzhou (*Fuzhou dong wen xuetang* 福州東文學堂) et l'Institut de la culture commune de Nankin (*Nanjing tongwen shuyuan* 南京同文書院), avec pour objectif de former des spécialistes de la Chine acquis à la position japonaise.

27. Voir SAKEDA Masatoshi 1978, p. 113 ; BANNO Junji 1974, p. 39.

28. Voir FUKUZAWA Yukichi 1958-1964, vol. 16, p. 204-207.

temporairement un territoire et de parvenir à une unification du pays²⁹. Un intellectuel japonais le formulera ainsi :

Ce courant de pensée s'est formé à la suite de l'éclatement de la guerre opposant les Qing aux Japonais, dans un contexte où l'intérêt des citoyens [japonais] pour le continent asiatique allait croissant. Ce courant de pensée s'est également développé avec en toile de fond la rapide ascension du Japon devenant un État moderne durant la troisième décennie de l'ère Meiji, la prise de conscience nationale grandissante d'être une nation asiatique, et la célébration d'une culture orientale unique face à la culture occidentale³⁰.

Cette évolution fera naître chez les Japonais le sentiment que la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée font quasiment partie de leur territoire national. Cependant, c'est précisément ce contexte politique caractérisé par le nationalisme, voire l'impérialisme, qui a ravivé l'intérêt des recherches dans le domaine académique. Or, l'orientation des recherches dans ce domaine a peu à peu dévié et promu une nouvelle conception commune de compréhension de la Chine³¹.

Ce phénomène d'intrication qui s'observe entre les sphères intellectuelle et politique est tout à fait fréquent dans le Japon de cette époque. En 1966, le chercheur orientaliste Hatada Takashi souligne :

Les recherches japonaises sur l'Asie se sont développées en parallèle des actions militaires menées par le pays en Asie. En résumé, à par-

29. Voir KOYASU Nobukuni 2003, vol. 2, p. 108.

30. EGAMI Namio 1992, vol. 1, p. 3.

31. Dans « Le développement de l'ère Meiji du point de vue de l'histoire orientale » (« Tōyō-shijō yori mitaru Meiji-jidai no hatten » 東洋史上より観たる明治時代の發展) publié en 1913, Kuwabara Jitsuzo évoque la montée en puissance du Japon à travers des titres tels que « L'annexion de la Corée », « L'hégémonie de l'Asie orientale », « Grande puissance mondiale », « Exportation culturelle », « L'éveil de la population asiatique », déclenchant l'enthousiasme général au sein des cercles académiques japonais de cette époque. Voir KUWABARA Jitsuzo, 1968, vol. 1, p. 551-563. Dans « Le développement des études sur l'histoire de la Mandchourie et la Mongolie au Japon » (« Waga kuni ni okeru manmō-shi kenkyū no hattatsu » 我が國に於ける滿蒙史研究の發達) publié en 1932, Wada Sei souligne également que le moment opportun pour mener des études sur les régions périphériques de la Chine est précisément apparu dans un contexte marqué par la prospérité grandissante du Japon, l'autorité chancelante de l'empire des Qing à l'égard de sa périphérie, et la pression croissante exercée par les ennemis étrangers. WADA Sei 1942, p. 241-268.

tir des premières années de l'ère Meiji jusqu'à la défaite lors de la Seconde Guerre mondiale, l'invasion de l'Asie menée par le Japon débute en Corée, pour se poursuivre en Mandchourie, en Mongolie, en Chine, jusqu'en Asie du Sud-Est. L'extension des études asiatiques connaîtra globalement la même trajectoire. Le projet d'expansion territoriale du Japon dans les premiers temps de l'ère Meiji vise tout d'abord la Corée : les chercheurs de cette époque s'intéressent alors également à ce pays. De fait, les spécialistes japonais de l'histoire, du droit et du langage entreprendront tous des études sur la Corée, ce qui marquera le début des études asiatiques. À l'issue des guerres sino-japonaise (1894-1895) et russo-japonaise (1904-1905), le Japon, qui se voit reconnaître un droit de protectorat sur la Corée, convoitera alors la Mandchourie et la Mongolie afin d'agrandir son territoire : après les recherches sur la Corée, vont commencer à se développer celles sur la Mandchourie et la Mongolie. L'historiographie orientale au Japon se voit attribuer un statut à part entière au sein des cercles académiques japonais, et c'est précisément durant cette période qu'elle se focalise sur les régions situées au-delà de la Grande Muraille, ce qui est à mettre en relation directe avec l'expansion territoriale du Japon. C'est dans ce contexte que l'historiographie orientale a été mise en place³².

Ainsi, ces recherches sur les études sur l'Asie orientale au Japon à cette époque recevront régulièrement le soutien officiel ou semi-officiel du Conseil supérieur de la guerre, de l'Association pour le développement de l'Asie, de l'Association de la politique nationale, de tous les bureaux des gouverneurs généraux des colonies, ainsi que de divers groupes industriels installés hors du Japon³³. Prenons un exemple emblématique : lors de son discours au Yamakami Hall de l'université de Tokyo en 1905, Shiratori Kurakichi avait suggéré de créer une « Association de recherche sur l'Asie » (*Ajia-gakkai* 亞細亞學會) et proposé d'y étudier la géographie et l'histoire de la Mandchourie et de la Mongolie, afin de réaliser l'objectif des cercles académiques japonais vis-à-vis de la communauté académique internationale : rivaliser avec l'orientalisme occidental. Sa

32. Hatada Takashi 旗田巍, « La tradition des études d'histoire orientale au Japon » (« Nihon ni okeru tōyō-shigaku no dentō » 日本における東洋史學の傳統), in UBUKATA Naokichi et TANAKA Masatoshi 1966, p. 207.

33. En tant qu'entités administrant les colonies, le bureau du gouverneur général coréen et le bureau du gouverneur général taiwanais avaient soutenu, voire dirigé localement les fouilles archéologiques, les études sur les traditions populaires, et les recherches sur le langage et sur la religion.

suggestion ayant toutefois été froidement accueillie puis écartée³⁴, ce n'est qu'en 1908 que sera finalement mis en place le « Bureau des enquêtes historiques et géographiques de la Corée et de la Mandchourie » avec l'appui de Goto Shinpei, directeur de la Société des chemins de fer de Mandchourie du Sud. Ce centre de recherche, qui exercera par la suite une influence majeure, collectera un nombre considérable de documents relatifs à la Mandchourie et à la Corée, fondera la *Collection d'archives sur la région des montagnes blanches et des rivières noires* et publiera consécutivement *Histoire et géographie de la Mandchourie* (*Manshû-rekishi-chiri* 滿洲歴史地理), également disponible dans une version allemande, et *Histoire et géographie de la Corée* (*Chōsen-rekishi-chiri* 朝鮮歴史地理). Il formera également des chercheurs renommés tels que Inaba Iwakichi, Wataru Yanai, Ikeuchi Hiroshi, Tsuda Sokichi, Matsui Hitoshi, Wada Sei et Seno Umakuma, qui auront une influence sur le climat général régnant au sein de l'ensemble de la communauté orientaliste japonaise. Mais derrière ce qui semble concerner uniquement le milieu académique des études orientales, se tiennent en réalité des considérations politiques, indissociables du contexte colonial. Dans la préface du premier volume de son *Histoire et géographie de la Mandchourie*, Shiratori Kurakichi écrit sans détour :

Il y a six, sept ans, lorsque nous ramassions les morceaux à l'issue de la guerre russo-japonaise, au moment où la gestion de l'économie de la Mandchourie du Sud, et la lourde responsabilité historique de protéger ainsi que de faire progresser la Corée échurent au peuple japonais, j'avais préconisé la mise en place d'études sur la Mandchourie et la Corée sur un plan académique, estimant qu'il s'agissait d'une tâche urgente pour les chercheurs.

Ceci pour deux raisons. Shiratori Kurakichi estimait en effet, d'une part, que la Mandchourie et la Corée avaient tissé des liens étroits avec le Japon, et, d'autre part, que se délestant du corset imposé par la Chine, elles manifestaient progressivement une ouverture vers le Japon : ce sont précisément ces motifs qui l'avaient

34. Fait intéressant, les principaux opposants faisaient grand cas de l'Occident et estimaient que ceux qui n'étudiaient pas l'écriture « en crabe » (de gauche à droite) ne pouvaient être considérés comme faisant partie du courant occidentalisé de la recherche. Voir TSURUMI Yusuke 2005, vol. 4, p. 338.

conduit à encourager les chercheurs japonais à se lancer dans des recherches sur la Mandchourie, la Corée et la Mongolie. Comme l'a affirmé Goto Shinpei :

Il faut bien comprendre la mission spécifique que se sont fixée les Japonais concernant l'Asie orientale [...] : enquêter sur son histoire, ses coutumes et ses traditions se révèle extrêmement important pour la politique coloniale, ce point doit être clairement assimilé³⁵.

Dans l'éditorial du premier numéro du *Journal des études sur la Mandchourie et la Mongolie* (*Manmō kenkyū ihō* 滿蒙研究彙報) publié en 1915, Shiratori Kurakichi est encore plus explicite : ces études sur la Mandchourie et la Mongolie ne relèvent nullement d'une pure science théorique :

Du point de vue du Japon, l'une est la clé pour s'engager vers le nord, l'autre est la garantie d'une paix en Orient. Aujourd'hui, la Mandchourie et la Mongolie représentent l'itinéraire le plus court permettant la liaison entre l'Europe et l'Asie, et sont situées dans le futur périmètre de contact des civilisations occidentale et orientale. Comment les citoyens japonais pourraient-ils s'en désintéresser ? De plus, nous avons investi deux milliards dans les dépenses de guerre en Mandchourie, et plus de cinquante ou soixante mille personnes y ont laissé la vie³⁶.

Du reste, ces recherches historiques, où s'entremêlèrent les projets des sphères académique et politique, continueront de se développer avant et après la Seconde Guerre mondiale, et constitueront les ressources stratégiques et les thèmes des débats à visées impérialistes des historiens japonais. L'un des travaux les plus représentatifs consiste dans les *Rapports sur l'histoire et la géographie de la Mandchourie et de la Corée* (*Manshū-rekishī-chiri-hōkoku* 滿鮮歷史地理報告), compilés en plus de dix volumes par l'Institut des enquêtes historiques et géographiques de la Mandchourie et de la

35. Tsurumi Yusuke considère que la contribution de Goto Shinpei aux recherches sur l'histoire et la géographie de la Mandchourie et la Corée a permis « à la nation japonaise de pénétrer en Mandchourie et en Mongolie et de s'engager plus avant en Sibérie », et qu'il faudrait attendre entre cinquante et soixante ans pour se rendre compte de la place prépondérante qu'il occupe dans l'histoire culturelle et l'évaluer avec pertinence. Voir TSURUMI Yusuke 2005, vol. 4, p. 343, 336-337.

36. *Manmō kenkyū ihō* 滿蒙研究彙報 (*Journal des études sur la Mandchourie et la Mongolie*), n°1, (4^e année de l'ère Taisho, 1/11/1915), p. 1.

Corée, ouvrage que l'on s'arrachera à l'issue de l'incident de Mukden le 18 septembre 1931. En raison de l'ambition et de l'intérêt montré par le Japon à l'égard du Nord-Est de la Chine, ces comptes-rendus, représentant une « source de renseignements » indispensable pour les milieux militaire et politique, virent leur prix de vente monter en flèche. L'autre ouvrage représentatif de ces recherches historiques est *Sur la Chine moderne* (*Kindai Shina-ron* 近代支那論) publié en 1923 par Yano Jin'ichi : les deux premiers articles s'intitulent « Sur l'absence de frontières en Chine » (« Shina mukokkyô-ron » 支那無國境論) et « La Chine n'est pas un État » (« Shina-hikoku-ron » 支那非國論). Selon Yano, en effet, la Chine ne pouvait être considérée comme un État-nation, et la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet, etc., ne faisaient originellement pas partie du territoire chinois. Si l'on souhaitait préserver l'homogénéité d'une grande Chine, il n'était absolument pas nécessaire de renverser la dynastie Qing établie par les Mandchous ; si l'on souhaitait fonder un État-nation, il fallait alors renoncer au contrôle sur les régions frontalières, et donc à la domination politique et à la narration historique³⁷ (c'est là un point sur lequel nous reviendrons plus loin).

Frontières ou périphérie : comment définir la Chine du point de vue de l'histoire et de la réalité ?

Dès lors, quelle est la situation des cercles académiques chinois durant cette époque ? Elle est similaire à celle de leurs confrères

37. YANO Jin'ichi 1923. He Changqun souligne : « Le livre de Monsieur Yano met en avant nombre d'arguments infondés et de jugements méprisants qui sont une manière déguisée d'accorder son soutien à l'invasion. » Voir HE Changqun 2003, En outre, en 1943, à un moment clé de la Seconde Guerre mondiale, lors d'une série d'exposés qu'il effectue à l'université d'Hiroshima, Yano prend parti pour une narration historique dont le référent de base serait l'Asie plutôt que la Chine. Il publie la même année *Daitô-shi no kôsô* 大東亞史の構想 (*La conception de l'histoire de la grande Asie orientale*), cf. YANO Jin'ichi 1944, p. 31 sq. Concernant le lien entre les études sinologiques et la politique nationaliste au Japon durant cette période, on peut également consulter la compilation de l'Institut de recherche sur l'Asie orientale : *Iminzoku no Shina tôchi-shi* 異民族の支那統治史 (*Histoire du gouvernement de la Chine par les ethnies étrangères*), cf. Tôa kenkyûjo 1944-1945.

japonais pendant les ères Meiji et Taisho. Le tracé définitif du territoire impérial effectué au milieu de l'époque Qing et la convoitise des grandes puissances à l'endroit des régions frontalières de la Chine au milieu et à la fin de l'Empire auront pour corollaire le développement progressif des « études sur les régions éloignées », notamment celles concernant l'histoire et la géographie du Nord-Ouest de la Chine. Au milieu de la période des Qing, l'Empire s'étend déjà sur un territoire élargi, ce qui s'explique par plusieurs raisons : la fin de la rébellion des « trois feudataires » (*Pingding san fan* 平定三藩) [1636-1681], la défaite des Dzoungares (*Zhunga'er* 准噶爾) [1681-1760], l'élimination des rebelles au Jinchuan (*Da xiao Jinchuan* 大小金川) [1747-1776], le maintien des liens avec le Tibet grâce à une foi commune basée sur le bouddhisme tibétain, ainsi que des alliances par mariage avec les Mongols qui facilitent la conciliation avec ces derniers³⁸. L'expansion territoriale à l'ouest et l'instabilité permanente qui règne aux frontières du Nord-Ouest donnent lieu à des opérations militaires récurrentes et à des négociations diplomatiques fréquentes : cette réalité interpelle les chercheurs qui vont s'intéresser aux domaines géographique, ethnique et historique du Nord-Ouest. En effet, s'en remettre uniquement aux faits et anecdotes des « Biographies du royaume de Dayuan » (« Dayuan liezhuan » 大宛列傳) issues des *Mémoires historiques* (*Shiji* 史記), des « Chroniques des territoires de l'Ouest » (« Xiyu zhuan » 西域傳) et des « Annales de géographie » (« Dili zhi » 地理志) contenues dans *L'histoire des Han* (*Hanshu* 漢書), ou se fier aux souvenirs et à l'imagination des « théories absurdes de Zou Yan » (鄒衍) et des récits mythiques du *Livre des monts et des mers* (*Shanhai jing* 山海經) n'est plus pertinent pour affronter cette réalité et ce moment critique. C'est ainsi qu'à partir du milieu du XIX^e siècle, le « savoir perdu » transcendera les frontières des dix-huit provinces et supplantera l'histoire dynastique des Trois Augustes et des Cinq Souverains (*San-Huang Wu-Di* 三皇五帝), des Han (206 av.

38. Sur la question des frontières sous l'empire des Qing, voir LATTIMORE Owen 2005. En raison de l'engouement récent pour une tendance historique dans les études sur les Qing, la « New Qing History », des chercheurs européens et américains attachent une attention particulière à cette question. Par exemple, CROSSLEY Pamela Kyle 2006, et LARY Diana 2007, entre autres. Ces deux ouvrages abordent la question des régions frontalières sous l'empire des Qing.

J.-C.-220 ap. J.-C.), des Tang (618-907), des Song (960-1279) et des Ming (1368-1644). Considéré comme prolongeant naturellement « l'étude critique des textes » (*kaoju zhi xue* 考據之學) d'une part, et répondant en écho à « l'étude pragmatique » (*shiyong zhi xue* 實用之學) d'autre part, il représentera peu à peu le nouveau courant de pensée du milieu académique, et sera à l'origine de l'évolution du milieu académique traditionnel lorsque les chercheurs commenceront à prendre connaissance des documents et des recherches provenant de l'étranger³⁹.

Durant cette période, les chercheurs les plus réactifs commencent à participer à des projets de recherche à caractère international, portant sur la géographie du Nord-Ouest, l'histoire des dynasties Liao (916-1125), Jin (1115-1234), et Yuan (1277-1367), la traduction de documents étrangers, ainsi que l'étude des différentes religions d'Asie centrale. À telle enseigne que des chercheurs japonais émérites, qui mèneront des études sur la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang et le Tibet au début de la période Meiji, devront avoir recours aux écrits de ces chercheurs chinois, notamment Zhang Mu 張穆, Heqiu Tao 何秋濤 et Li Wentian 李文田⁴⁰. Ce que

39. Prenons l'histoire de la Mongolie à titre d'exemple : après les travaux de Qian Daxin 錢大昕 (1728-1804), il y eut ceux de Shao Yuanping 邵遠平 : *Yuan shi leibian* 元史類編 (Compilation par catégorie de l'histoire de des Yuan), de Wei Yuan 魏源 : *Yuan shi xinbian* 元史新編 (Nouvelle compilation de l'histoire des Yuan), et de Zeng Lian 曾廉 : *Yuan shu* 元書 (Livre de la dynastie des Yuan). À la fin des Qing, Hong Jun 洪鈞 écrit *Yuan shi yiwen zhengbu* 元史譯文證補 (Suppléments et corrections de la traduction de l'histoire des Yuan), et Tu Ji 屠寄 rédige *Meng wu er shiji* 蒙兀兒史記 (Annales historiques des Mongols) ; ces deux auteurs ne reconnaissent pas les limites historiques inhérentes à la Mongolie et élargissent la portée de l'histoire de la dynastie mongole des Yuan. Ainsi, les données citées par Tu Ji excèdent les sources historiques chinoises traditionnelles, incluant celles de la Corée, du Yunnan et des territoires de l'Ouest. Il fait notamment siennes toutes sortes de sources historiques étrangères, notamment *Meng wu quanshi* 蒙兀全史 (Histoire complète des Mongols), de Rashid al-Din 施特哀丁, *Meng wu yuanliu* 蒙兀源流 (Aux sources des Mongols), de Sanang-Setsen 撒難薛禪, *Menggu shi* 蒙古史 (Histoire des Mongols), de Constantin d'Ohsson 多桑 et *Menggu shi* 蒙古史 (The Mongols: a History), de l'Américain Jeremiah Curtin.

40. Par exemple, Naka Michiyo, le premier Japonais à avoir étudié l'histoire de la dynastie des Yuan, rassembla des textes écrits par des intellectuels chinois grâce à Wen Tingshi qui s'était rendu au Japon, et Chen Yi 陳毅 qui avait fait de même sur ordre de Zhang Zhidong 張之洞 pour mener des recherches ; il s'agit notamment de *Huang Yuan sheng wu qinzheng ji jiaozheng* 皇元聖武親征記校正 (Révision et correction du récit des campagnes militaires de l'empereur de la dynastie des Yuan) et de *Yuanchao mishi li zhu bu* 元朝秘史

Wang Guowei 王國維 veut signifier par « nouveau » lorsqu'il parle du « nouveau savoir sous les règnes de Daoguang (道光, r. 1820-1850) et Xianfeng (咸豐, r. 1850-1861) », désigne précisément un nouveau domaine qui n'avait pas été approfondi par les intellectuels vivant à l'époque de Qianlong (乾隆, r. 1736-1795) et Jiaqing (嘉慶, r. 1796-1820). Wang affirme que « qui étudie les textes classiques devrait également s'intéresser aux textes contemporains », « qui étudie l'histoire devrait également explorer l'histoire des Liao, des Jin et des Yuan », et « qui se penche sur la géographie devrait également inclure les régions éloignées », faisant allusion aux « territoires de l'Ouest » dans les deux dernières citations⁴¹. Dès lors, la sphère d'intérêt de ce nouveau domaine ne sera plus seulement circonscrite à la « Chine Han » traditionnelle, mais s'étendra de manière significative aux études sur les « territoires de l'Ouest⁴² ».

À une époque où il n'existe aucune inquiétude quant à une « invasion étrangère », les terres de ces régions éloignées sont probablement, comme les décrit Qi Zhaonan 齊召南 (1703-1768), cela :

Des contrées où l'on monte des cerfs et utilise les chiens, où vivent des animaux fantastiques comme le Dragon-torche et le Rat-de-glace, où l'on porte des vêtements fait d'écailles, élève les moutons, domestique les éléphants et les lions. [...] Elles sont sous le contrôle de la Cour des tributaires⁴³.

Néanmoins, au moment où apparaissent réellement des dissensions à propos des « frontières » (*bianjie* 邊界), les questions liées à ces pays, ethnies et territoires vont se trouver au cœur des réflexions. C'est notamment en cas de menace d'invasion étrangère et lorsque le pays est en danger que les « régions frontalières »

李註補 (*Supplément aux annotations de Li Wentian à L'Histoire secrète de la dynastie des Yuan*). Voir Tanaka Masayoshi, « Naka Michiyo », in EGAMI Namio 1992, p. 7.

41. « Shen Yī'an xiansheng qishi shou xu » 潘乙庵先生七十壽序 (« Éloge à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Monsieur Shen Yī'an »), in WANG Guowei 1923, vol. 33, p. 26-28.

42. Voir GE Zhaoguang 2010.

43. Qi Zhaonan 齊召南, « Yitong zhi waifan Menggu shuguo shu zong xu » 一統志外藩蒙古屬國書總序 (« Introduction générale aux livres des États vassaux et des pays tributaires mongols dans les collections sur la dynastie des Qing »), cité dans TAN Qixiang 1986, tome 1, p. 277.

(*bianjiang* 邊疆) devraient en principe faire l'objet d'une préoccupation commune des milieux politique et académique. À l'issue de la première guerre de l'Opium (1839-1842), la Chine se verra contrainte de s'ouvrir au commerce extérieur. Durant les années 1870, les îles Ryukyu seront obligées d'intégrer le territoire japonais et la Russie occupera de force la vallée de l'Ili; les années 1890 verront les Britanniques et les Russes envahir la région du Pamir et, en outre, le Japon occupera Taiwan et la Corée à l'issue des combats navals de la guerre sino-japonaise (1894-1895): il va sans dire que la question de la délimitation du « territoire » (*lingtu* 領土) et des « frontières » est au centre des préoccupations des Qing à la fin de l'Empire. En réalité, dès le milieu du XIX^e siècle, Gong Zizhen 龔自珍 (1791-1841) avait déjà exprimé des inquiétudes au sujet des puissances étrangères dans une *Discussion sur la mise en place de circonscriptions administratives dans les territoires de l'Ouest* (*Xiyu zhi xingcheng yi* 西域置行省議)⁴⁴, et Wei Yuan 魏源 avait spécialement établi les catégories « défense des frontières » (*sai fang* 塞防) et « défense maritime » (*haifang* 海防) dans le chapitre « Ministère de la Guerre » de la *Compilation d'essais sur la gouvernance de la dynastie Qing* (*Huangchao jingshi wen bian* 皇朝經世文編) qu'il édita pour He Changling 賀長齡. Wei y réfléchit à des mesures préventives pour les « côtes maritimes du Sud-Est » (*Dongnan bian hai* 東南邊海), mais également à un contrôle des régions frontalières du Nord-Ouest: de fait, la notion de « régions frontalières » revêt déjà un sens conforme aux préoccupations d'une nation moderne⁴⁵. Ce souci de la « nation » et des « frontières » se confirme à la fin des Qing. Guo Songtao 郭嵩燾 fera remarquer que Wei Yuan, lorsqu'il rédigea *Mémoire illustré sur les pays maritimes* (*Haiguo tuzhi* 海國圖志),

44. Voir Wei Yuan 1992, vol. 81, p. 1993-1996.

45. Wei Yuan 1992, vol. 80, p. 1962. Dans un article intitulé « Da ren wen xibei bian yu shu » 答人問西北邊域書 (« Mes réponses aux questions concernant les frontières du Nord-Ouest »), Wei Yuan rappelle que la Mongolie, le Huijiang et le Wei Zang [衛藏, noms de deux régions du Tibet lorsqu'il était divisé en quatre parties] « sont situés à la frontière nord de l'empire des Qing, à partir du fleuve Yalüjiang et du Heilongjiang à l'est, dépassant les deux Mongolies, jusqu'à la Dzungarie à l'ouest, sur une distance de plus de vingt mille *li*. Ces régions sont toutes frontalières de la Russie ». Voir aussi « Mingdai shi bing er zheng lu xu » 明代食兵二政錄敘 (« Annales et récits sur les émoluments et les forces militaires à l'époque des Ming »), Wei Yuan 1976, tome 1, p. 163.

n'avait pas décelé ces nouveaux changements à l'échelle internationale, mais « craignait les Britanniques en raison de la prohibition de l'usage de l'opium » : c'est pourquoi il négligea la Corée, les îles Ryukyu et le Huibu (回部) [région habitée par les musulmans]. Si l'on réécrivait aujourd'hui le *Mémoire illustré sur les pays maritimes*, assure Guo Songtao, la Russie et le Japon représentant un grand danger, le Huibu au nord-ouest et les îles Ryukyu et la Corée à l'est « particulièrement disputés dans les circonstances actuelles » n'en mériteraient que plus de faire l'objet de recherches à intégrer dans le livre⁴⁶. Lorsque la dynastie Qing prit fin, de nombreux différends diplomatiques relatifs aux régions frontalières favorisèrent le développement des recherches sur l'histoire et la géographie des régions éloignées⁴⁷. Wang Zhichang 汪之昌 prend pour exemple l'ouvrage de Yao Ying 姚瑩 (1785-1853), *Notes sur le voyage à Kangyou (Kangyou jixing 康輶紀行)*, et souligne que la raison d'être de ses écrits est en réalité liée aux régions frontalières du pays :

Yao Ying relatait les péripéties traversées en voyageant dans ces contrées, [...] il discutait de Zhaya (Chaya) pour étendre son étude à l'ensemble du Tibet, et depuis le Tibet étendait encore ses recherches jusqu'au Xinjiang, dans la mesure où ces deux contrées étaient frontalières de la Chine. L'Inde, gouvernée par l'Angleterre, se trouvait

46. Guo Songtao 郭嵩燾, « *Shu Haiguo tuzhi hou* » 書海國圖志後 (« Épilogue du *Mémoire illustré sur les pays maritimes* »), in TAN Qixiang 1986, tome 7, p. 494.

47. Par exemple, le problème de la région de l'Ili, les négociations concernant le Pamir, et la controverse au sujet de Jiandao [territoire frontalier entre la Chine et la Corée]. L'étude des cartes géographiques chinoises et occidentales de la vallée de l'Ili et les recherches sur la géographie du Nord-Ouest effectuées par Zeng Jize 曾紀澤 furent utiles au gouvernement des Qing pour négocier avec la Russie. La région de la frontière sud de l'Ili fut « entièrement restituée ». Xu Jingcheng 許景澄, diplomate missionné en Russie, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Autriche, et Qing Chang 慶常, conseiller d'ambassade en France, ont porté une attention particulière à la géographie des régions frontalières du Nord-Ouest et ont également facilité les discussions entre l'empire des Qing et la Grande-Bretagne concernant la souveraineté de la région du Pamir. Les investigations géographiques et les recherches historiques sur le Nord-Est, ainsi que l'enquête documentaire relative au secrétariat royal coréen (*Chaoxian cheng wenyuan* 朝鮮承文院) effectuées par Chen Zhaochang 陳昭常 et Wu Luzhen 吳祿貞, ont, de même, contribué à ce que le gouvernement des Qing et les Japonais signent en 1909 les « clauses concernant la frontière entre la Chine et la Corée le long de la rivière Tumen » (*Tumen jiang Zhong Han jie wu tiaokuan* 圖門江中韓界務條款), à savoir le Traité de Jiandao. Voir Guo Shuanglin 1999, p. 161-171.

toute proche de notre Tibet; et des endroits comme Dörbet ou Tarbaghatay au Xinjiang étaient tout proches de la Russie⁴⁸.

On demeure cependant perplexe en observant que, du point de vue de l'histoire intellectuelle postérieure, ces études sur l'histoire et la géographie des régions éloignées n'ont pu donner lieu à une fusion ou à un échange d'idées avec le milieu académique international, ni ne sont devenues un nouveau courant de pensée académique de la Chine de l'époque. Elles n'ont pas non plus été réorganisées en accord avec le paysage politique de la fin des Qing ou mises à l'unisson des circonstances conduisant à la reconstruction de l'État-nation, tel que ce fut le cas au Japon concernant les études sur la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée. Plus généralement, l'expansion territoriale du grand empire des Qing aurait dû permettre d'englober « les régions éloignées » au sein du domaine des recherches géographiques et historiques; cependant, la conscience historique héritée de la Chine traditionnelle plaçait depuis toujours le point focal d'attention sur la « région centrale » (*zhongtu* 中土). Pour quelles raisons? Deux explications nous semblent possibles. D'une part, c'est probablement parce qu'à la cour des Qing, quel que soit son rang, on était dans l'incapacité de prendre soin de soi-même lors de crises majeures: ce courant de l'histoire académique n'a donc pas particulièrement attiré l'attention du milieu politique et n'a pas été en mesure de tenir la place de ressources académiques nécessaires pour reconstruire la Chine à la fin des Qing et durant les premières années de la République. D'autre part, ces études sur l'histoire et la géographie qui n'ont pour ainsi dire été utiles qu'aux négociations, ont été par trop liées aux stratégies visant les frontières du pays. Elles n'ont pas bénéficié des nouvelles méthodes utilisées au sein du milieu académique international telles que les analyses sur le langage, l'archéologie ou le folklore, et n'ont pas incarné une nouvelle tendance du monde académique. Ainsi, ces études ont toujours représenté un « espace isolé et un savoir perdu » (*jueyu yu juexue* 絕域與絕學) pour une

48. Wang Zhichang 汪之昌, « *Shu Yao Ying Kangyou jixing hou* » 書姚瑩康輶紀行後 (« Épilogue aux Notes sur le voyage à Kangyou de Yao Ying »), in TAN Qixiang 1986, tome 6, p. 1061.

élite intellectuelle minoritaire, et n'ont intéressé qu'un petit cercle d'érudits⁴⁹.

Il va sans dire que la recherche historique est censée aborder le pays, la nation et les régions éloignées. La communauté académique chinoise de cette époque, notamment Kang Youwei 康有為, Liang Qichao 梁啟超, Zhang Taiyan 章太炎 ou Wang Guowei, ont tous porté attention aux problématiques relatives au « pays » (*guojia* 國家), au « territoire » (*lingtu* 領土) et à « l'histoire » (*lishi* 歷史). La raison en est très simple : lorsque l'illusion cultivée par le grand empire des Qing selon laquelle il représentait un « empire sans limites » (*wubian diguo* 無邊帝國) ou un « royaume céleste » (*tianchao daguo* 天朝大國) a volé en éclats suite aux menaces et aux assauts des grandes puissances occidentales et orientales, on a commencé à réfléchir aux avantages d'un « pays » possédant des frontières délimitées et exerçant une souveraineté indépendante⁵⁰. La narration historique chinoise doit-elle inclure les vastes régions périphériques ? Le paysage politique de la réalité de la Chine peut-il légitimement intégrer ces ethnies et ces territoires ? À la clé, un problème épineux pour la sphère politique et un sujet de réflexion majeur pour le monde académique. Cependant, après la fin des Qing, des simples lettrés jusqu'aux plus hauts responsables politiques, tous se divisent et expriment des opinions divergentes quant à la compréhension de l'histoire de la « Chine » (*Zhongguo* 中國) et des frontières du « pays » (*guojia* 國家). Dans la mesure où « il est extrêmement difficile de se consacrer en même temps à la défense côtière et aux expéditions à l'Ouest », des points de vue opposés se font jour au sein des cercles des fonctionnaires, s'agissant de savoir si le gouvernement impérial doit se mobiliser pour les territoires de l'Ouest ou pour la défense des côtes. Li Hongzhang 李鴻章 souhaite

49. Nous reprenons ici le titre du livre de Guo Liping 2007.

50. Par exemple, Liang Qichao 梁啟超, dans « Xijiang jian zhi yange kao xu » 新疆建置沿革考序 (« Préface à l'enquête sur les changements successifs dans l'implantation des régions frontalières de l'Ouest ») affirme que « avoir cédé facilement aux Russes plus de mille *li* des terres du Pamir » doit être imputé « à la méconnaissance des lettrés chinois quant à la géographie du Nord-Ouest, conduisant à une défaite diplomatique ». Publié originellement dans *Yinbingshi wenji* 飲冰室文集 (*Collection de textes du Studio de l'eau glacée*), vol. 56, cité dans TAN Qixiang 1986, tome 3, p. 537.

que l'on concentre les efforts sur la défense des côtes maritimes, estimant qu'un retrait des régions frontalières n'est en rien regrettable, tandis que Zuo Zongtang 左宗棠 s'y oppose farouchement, soutenant qu'il ne faut pas inconsidérément abandonner le dessein des ancêtres⁵¹. C'est précisément en raison des divergences de vue au sein des cercles académiques de la fin des Qing quant au « pays » et à la « nation » (*minzu* 民族) que deux groupes vont se constituer : ceux pour lesquels le territoire du grand empire des Qing représente la Chine moderne, et ceux pour lesquels c'est la Chine Han située au sud de la Grande Muraille qui la représente. Les intellectuels qui défendent la composante spatiale de la politique de l'empire des Qing considèrent que cette dynastie « a agrandi l'espace géographique de la Chine avec l'intégration de la Mongolie, du Xinjiang, du Tibet et des trois provinces de l'Est, et [que] ce gouvernement a vécu en bonne intelligence avec ces régions durant deux cents ans », ce qui s'avère être en définitive un tour de force⁵². Pour eux, la dynastie Qing a tenté d'inclure l'énorme population et le gigantesque espace de l'empire précédent dans un État moderne. D'autres, influencés par le sentiment antimandchou nourri par la mainmise de la dynastie mandchoue des Qing, et par la notion moderne d'État-nation provenant d'Europe, ne reconnaissent que les « dix-neuf provinces » où vivent les Han pour représenter la « Chine », arguant

51. Li Hongzhang 李鴻章 avait suggéré de s'affranchir des règles établies depuis le règne de Qianlong, de renoncer au Nord-Ouest et de se focaliser sur le Sud-Est. Il proposait d'accorder l'amnistie aux despotes locaux du Huijiang et de leur promettre l'autonomie, de façon à empêcher l'infiltration des Britanniques et des Russes, et renforcer la défense côtière dans le Sud-Est. Zuo Zongtang 左宗棠 quant à lui, insistait pour que les principes établis par les ancêtres soient préservés. Il proposait de constituer des provinces sur le modèle de l'administration centralisée traditionnelle du Xinjiang pour lutter contre la Russie et autres grandes puissances, et suggérait également que les autorités centrales exercent un contrôle sur le Nord-Ouest afin de contrecarrer le désir d'expansion des grandes puissances. Ces responsables politiques ne semblent pas avoir suffisamment pris en considération les recherches académiques déjà effectuées sur l'histoire, l'ethnicité et la géographie, et n'ont pas donné l'impulsion qui aurait permis aux études sur l'histoire et la géographie des régions éloignées d'émerger en tant que courant dominant. Voir MOTEGI Toshio 1995, p. 258-259.

52. Voir KANG Youwei 1981, tome 1, p. 487. Le point de vue de Liang Qichao sur l'État-nation de la Chine moderne rejoint pour l'essentiel celui de Kang Youwei : il considère que la Chine à l'avenir devra inclure les différents groupes ethniques installés au sein de l'Empire.

que « l'histoire de la Chine est l'histoire du peuple Han ». Ils clament que « les trois contrées lointaines que sont le Tibet, le Huibu et la Mongolie peuvent être négligées », voire considèrent qu'au regard de la Chine, la Mandchourie n'est pas aussi proche de la Chine qu'elle ne l'est du Japon : « le Japon est proche, la Mandchourie est distante⁵³. » Plus tard, celui qui deviendra le réel fondateur de la Chine contemporaine estimera même qu'offrir la Mandchourie et la Mongolie au Japon pouvait être envisageable si cela devait aider à mener à bien la révolution : « La Chine doit construire l'État au sud de la Grande Muraille⁵⁴. »

Il est possible que la priorité ait été accordée aux questions politiques de première importance au détriment des études sur les régions périphériques considérées comme mineures; sans doute aussi la crise était-elle dès lors trop profonde pour que l'on puisse s'intéresser à l'histoire et à la géographie des régions éloignées. Le grand empire des Qing était tourmenté et désorienté: depuis l'empereur, en passant par les hauts fonctionnaires jusqu'aux intellectuels, voire jusqu'aux opposants, tous ont systématiquement manqué de la conscience de soi qui les eût stimulés à raisonner sur la légitimité du « pays » et des « frontières », sur les plans historique, culturel, linguistique et ethnique. Ils n'ont pas non plus cherché à placer leurs travaux académiques au centre de l'attention des principaux courants de la société. Ce n'est que dans les années 1930, alors que les manœuvres et la menace d'invasion des Japonais seront sans équivoque, que les cercles politiques et académiques chinois vont être à nouveau profondément ébranlés. Ils commenceront alors à prendre conscience que les « études sur les régions éloignées » s'inscrivent originairement dans un contexte tragique et revêtent une forte signification⁵⁵.

53. Voir Zhang Taiyan 章太炎, « Zhonghua minguo jie » 中華民國解 (« Explication de la république de Chine ») et « Zheng chou Man lun » 正仇滿論 (« Justification du discours antimandchou »), publiés respectivement dans *Min bao*, n°15 (juillet 1907) et *Guomin bao*, n°4, cité dans ZHANG Mudan 1977, tome 1, vol. 1, p. 98-99. Voir également TAO Chengzhang 1986, p. 212.

54. Voir YANG Tianshi 1993, p. 273.

55. En 1915 (quatrième année suivant l'instauration de la république de Chine), Cai E 蔡鍔 fut nommé à la tête du bureau du comité préparatoire pour l'administration des frontières

Mentionnons dès à présent un développement ultérieur. À l'issue de l'incident de Mukden le 18 septembre 1931, l'intérêt du Japon pour les études sur la « Mandchourie » augmente considérablement. C'est précisément à ce moment que Fu Sinian rédige son *Précis d'histoire sur le Nord-Est* (*Dongbei shigang* 東北史綱). Il approuve la théorie moderne selon laquelle « l'historiographie, ce sont les sources historiques », et partage l'intérêt des chercheurs japonais pour les « études sur les barbares », à savoir les études sur les « régions éloignées ». Néanmoins, il réfute avec force la théorie de ces chercheurs (notamment Shiratori Kurakichi, Wataru Yanai, Nakayama Kyutaro et Yano Jin'ichi) pour qui « la Mandchourie et la Mongolie ne sont pas la Chine », de même qu'il s'inscrit en faux contre l'article de Yano Jin'ichi, « La Mandchourie, la Mongolie et le Tibet n'appartiennent pas au territoire chinois » (« Manmōzō wa shina no ryōdo ni arazaruron » 滿蒙藏は支那の領土に非る論), paru en 1931 dans *Waijiao shibao* (外交時報, *Affaires étrangères*). Fu persiste à employer le terme « Nord-Est » (*Dongbei* 東北) et non « Mandchourie » (*Manzhou* 滿州), faisant valoir que « ce terme, forgé spécialement en vue d'envahir ou de démembrer la Chine, ne repose sur aucun fondement national, géographique, politique ou économique⁵⁶ ».

De toute évidence, qu'il s'agisse des débats sur le « Nord-Est »/« Mandchourie » ou de ceux sur le Tibet, le Xinjiang, la Mongolie et la Corée, le raisonnement et les stratégies de recherche des intellectuels chinois et japonais sont souvent diamétralement opposées. Ceci démontre qu'en matière de recherches sur la littérature et l'histoire, et particulièrement concernant l'histoire, nous devons nécessairement affronter des problèmes inhérents aux

sur le plan national (*Quanguo jingbie ju choubeichu* 全國經界局籌備處), « il installa des bureaux pour l'édition et la traduction de cartes géographiques et de livres provenant de l'Est et de l'Ouest, et retraça en détail l'origine et le développement des frontières de la Chine ». Cité dans « Cai Songpo nianpu » 蔡鬆坡年譜 (« Chronique biographique de Cai Songpo »), in *Cai Songpo xiansheng ji* 蔡鬆坡先生集 (*Collection de Monsieur Cai Songpo*). 56. Voir Fu Sinian 1932, p. 3.

différentes lignes de conduite académiques et positions idéologiques. Comme nous y insistions dans un précédent article :

La recherche traditionnelle en littérature et en histoire n'est pas une science universelle qui « transcende les frontières nationales » totalement, et l'évolution du savoir contemporain et la redéfinition de l'État-nation vont toujours de pair. Si cette recherche ne réduit pas à néant un consensus, un concept, une vision, elle les construit, c'est particulièrement le cas lorsque l'objet étudié relève de traditions nationales et culturelles⁵⁷.

De même, si l'enthousiasme qui animait la communauté académique japonaise à l'égard des études sur « la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et la Corée » était synonyme d'une quête du savoir contemporain sur le plan de l'histoire intellectuelle, il s'est avéré être un élément fondateur de la reconstruction d'un « nouvel ordre en Asie orientale » (*Dongya xin zhixu* 東亞新秩序) et d'un « nouveau monde de l'Asie orientale » (*Dongya xin shijie* 東亞新世界) sur le plan de l'histoire politique. Or, dans la Chine de la fin des Qing et des premières années de la République, nous n'avons pas observé de prégnance d'une telle recherche explicite ou d'une telle inclination politique. Néanmoins, après réflexion, nous constatons que l'étude des « régions périphériques » ou « sur les barbares » a élargi le périmètre de vision des études chinoises traditionnelles vers la périphérie, et sensibilisé à l'histoire, à la culture et à la géographie de « différents langages et d'autres ethnies » — ce qui est non seulement le reflet d'une quête du savoir moderne, mais encore de la réécriture et de la réaffirmation d'une « Chine » unifiée (*tongyi* 統一).

Traduction de Cécile Boussin

57. Voir GE Zhaoguang 2007. D'autre part, Ding Wenjiang 丁文江 explique ainsi la signification des études sur la littérature et l'histoire : « Il est difficile d'unifier la Chine, et la raison principale est que nous n'entretenons pas de croyance commune : les fondements de ce genre de croyance doivent reposer sur la connaissance que nous avons de nous-mêmes. L'histoire et l'archéologie étudient le passé de notre nation, tandis que la linguistique, l'ethnologie, ainsi que d'autres sciences sociales étudient le présent de notre nation. C'est en étudiant et en comprenant son passé et son présent que nous serons à même de nous connaître. » Cf. DING Wenjiang 1935.

Références des ouvrages cités

BANNO Junji 1974.

BANNO Junji 坂野潤治, « Tōyō-meishu-ron to datsua-nyūō-ron — Meiji-chūki Ajia-shinshutsu-ron no niruiki » 東洋盟主論と脱亞入歐論—明治中期アジア進出論の二類型 (« La Théorie du chef de la ligue asiatique et la Théorie de la fuite de l'Asie: deux formes d'expansionnisme au second tiers de l'ère Meiji »), in *Kindai Nihon no taigai-taido* 近代日本の對外態度 (*Attitude du Japon moderne dans les relations internationales*), Seizaburo Sato (éd.), Presses Universitaires de Tokyo, 1974.

CROSSLEY Pamela Kyle 2006.

CROSSLEY Pamela Kyle, SIU Helen F., SUTTON Donald S. et al. (éd.), *Empire at the Margins: Culture, Ethnicity and Frontier in Early Modern China*, University of California Press, 2006.

DING Wenjiang 1935.

DING Wenjiang 丁文江, « Zhongyang yanjiuyuan de shiming » 中央研究院的使命 (« La mission de l'Academia sinica »), *Dongfang zazhi* (*Revue Orient*), vol. 32, n° 2, 16/1/1935.

EGAMI Namio 1992.

EGAMI Namio 江上波夫 (éd.), *Tōyō gaku no keifu* 東洋學の系譜 (*Généalogie des études orientales*), Tokyo, Taishukan shoten, 1992.

FU Sinian 1932.

FU Sinian 傅斯年, *Dongbei shigang* 東北史綱 (*Précis d'histoire sur le Nord-Est*), Zhongyanyuan lishi yuyan yanjiusuo, 1932.

FUKUZAWA Yukichi 1958-1964.

FUKUZAWA Yukichi 福澤諭吉, *Fukuzawa Yukichi zenshū* 福澤諭吉全集 (*Œuvres complètes de Fukuzawa Yukichi*), Tokyo, Iwanami shoten, 1958-1964.

GE Zhaoguang 2007.

GE Zhaoguang 葛兆光, « Yuliu, lichang yu fangfa » 預流、立場與方法 (« Tendances, points de vue et méthodes »), *Fudan xuebao*, n° 2, 2007.

GE Zhaoguang 2010.

GE Zhaoguang 葛兆光, « Cong xiyu dao donghai » 從西域到東海 (« Des territoires de l'Ouest à la Mer de Chine orientale »), in *Wen shi zhe*, n° 1, 2010.

GUO Liping 2007.

GUO Liping 郭麗萍, *Jueyu yu juexue* 絕域與絕學 (*Espace isolé et savoir perdu*), Sanlian shudian, 2007.

GUO Shuanglin 1999.

GUO Shuanglin 郭雙林, « Wan Qing dilixue yanjiu yu minzu jiuwang » 晚清地理學研究與民族救亡 (« Les études géographiques et la voie du salut national à la fin de la dynastie des Qing »), in *Xichao jidang xia de wan Qing dilixue* 西潮激蕩下的晚清地理學 (*L'incidence de l'onde de choc occidentale sur les études géographiques à la fin des Qing*), Beijing daxue chubanshe, 1999.

HANEDA Toru 1942.

HANEDA Toru 羽田亨, « Shiratori Kurakichi no omoide » 白鳥庫吉の思出 (« Souvenirs de Shiratori Kurakichi »), in *Tōyōshikenkyū* 東洋史研究 (*Études sur l'histoire orientale*), Kyoto, Presses universitaires de Kyoto, 1942.

HANEDA Toru 1975.

HANEDA Toru 羽田亨, « Bankin ni okeru tōyō-shigaku no shinpo » 輓近における東洋史學の進歩 (« Progrès récents des études orientales »), *Haneda-hakase shigaku-ronbun-shū* 羽田博士史學論文集 (*Collection d'essais historiques du Docteur Haneda Toru*), Kyoto, Toyoshi Kenkyukai, 1957, 1975.

HE Changqun 2003.

HE Changqun 賀昌群, « Riben xueshujie zhi "Zhina xue" yanjiu » 日本學術界之“支那學”研究 (« Recherche sur les “études sinologiques” du monde académique japonais »), in *He Changqun wenji* 賀昌群文集 (*Recueil de textes de He Changqun*), Shangwu yinshuguan, 2003.

ICHIKO Chuzo 1941.

ICHIKO Chuzo 市古宙三, *Kindai Nihon no tairiku hatten* 近代日本の大陸發展 (*Le développement continental à l'époque du Japon moderne*), Tokyo, Keisetsu shoin, 1941.

KANG Youwei 1981.

KANG Youwei 康有為, « Bian geming shu » 辯革命書 (« Argumentation sur la Révolution »), in TANG Zhijun 湯志鈞 (éd.), *Kang Youwei zhenglun ji* 康有為政論集 (*Recueil d'essais politiques de Kang Youwei*), Pékin, Zhonghua shuju, 1981.

KOYASU Nobukuni 2003.

KOYASU Nobukuni 子安宣邦, « Torajiro to “Shinaron” » 湖南と“支那論” (« Torajiro et son “Sur la Chine” »), in *Nihon kindai-shisō-hihan: kokuchi no seiritsu* 日本近代思想批判—國知の成立 (*Critique de la pensée japonaise moderne: fondation d'un savoir national*), Tokyo, Iwanami Shoten, 2003.

KUWABARA Jitsuzo 1968.

KUWABARA Jitsuzo 桑原鷺藏, *Kuwabara Jitsuzo zenshū* 桑原鷺藏全集 (*Œuvres complètes de Kuwabara Jitsuzo*), Tokyo, Iwanami Shoten, 1968.

LARY Diana 2007.

LARY Diana (éd.), *The Chinese State at the Borders*, University of British Columbia Press, 2007.

LATTIMORE Owen 2005.

LATTIMORE Owen, *Inner Asian Frontiers of China*. Traduction chinoise de Tang Xiaofeng 唐曉峰: *Zhongguo de Yazhou neilu bianjiang* 中國的亞洲內陸邊疆, Jiangsu renmin chubanshe, 2005.

MIYAZAKI Ichisada 1996.

MIYAZAKI Ichisada 宮崎市定, *Miyazaki Ichisada jibatsu-shū* 宮崎市定自跋集 (*Recueil de postfaces écrites par Miyazaki Ichisada*), Tokyo, Iwanami Shoten, 1996.

MOTEGI Toshio 1995.

MOTEGI Toshio 茂木敏夫, « Kiyosue ni okeru “Chūgoku” no sōshutsu to Nihon » 清末における“中國”の創出と日本 (« Le Japon et la création de la “Chine” à la fin des Qing »), in *Chūgoku — shakai to bunka* 中國—社會と文化 (*Chine: Société et Culture*), vol. 4, Tokyo, Chūgoku Shakai bunka gakkai, 1995.

NAKAMI Tatsuo 1992.

NAKAMI Tatsuo 中見立夫, « Nihon no tōyō-shi reimei-ki ni okeru shiryō e no tankyū » 日本の東洋史黎明期における史料への探求 (« Exploration des matériaux sur les débuts de l’histoire de l’Asie Orientale au Japon »), in *Shinchō to higashiajia. Kanda Nobuo sensei koki Ki nen ronshū* 清朝と東アジア. 神田信夫先生古稀紀念論集 (*La dynastie Qing et l’Asie Orientale. Collection en l’honneur du soixante-dixième anniversaire du Pr. Kanda Nobuo*), Tokyo, Yamakawa shuppansha, 1992.

NAKANO Seigo 1915.

NAKANO Seigo 中野正剛, *Waga mitaru Mansen* 我が觀たる滿鮮 (*Comment je vois la Mandchourie et la Corée*), Tokyo, Seikyōsha, 1915.

OGURA Yoshihiko 2003.

OGURA Yoshihiko 小倉芳彦, « Nihon ni okeru tōyō-shigaku no hattatsu » 日本における東洋史學の發達 (« Le développement de l’histoire orientale au Japon »), in *Ogura Yoshihiko chosaku-shū* 小倉芳彦著作集 (*Collection des œuvres de Ogura Yoshihiko*), Tokyo, Ronsosha, 2003.

QIN Yongzhang 2005.

QIN Yongzhang 秦永章, *Riben she Zang shi: jindai Riben yu Zhongguo Xizang* 日本涉藏史—近代日本與中國西藏 (*L'histoire de l'ingérence japonaise au Tibet: le Japon moderne et le Tibet chinois*), Pékin, Zhongguo Zangxue chubanshe, 2005.

SAKEDA Masatoshi 1978.

SAKEDA Masatoshi 酒田正敏, *Kindainihon ni okeru taigaikō-undō no kenkyū* 近代日本における對外硬運動の研究 (*Recherches sur le mouvement de durcissement à l'égard des puissances étrangères dans le Japon moderne*), Presses Universitaires de Tokyo, 1978.

SUGIYAMA Masaaki 2004.

SUGIYAMA Masaaki 杉山正明, « Sekaishi no jidai to kenkyū no tenbō » 世界史の時代と研究の展望 (« Perspectives de la recherche et de l'ère de l'histoire mondiale »), in *Mongoru teikoku to Daigen urusu* モンゴル帝國と大元ウルス (*L'Empire mongol et la dynastie des Grands Yuan*), Kyoto, Presses Universitaires de Kyoto, Série des recherches sur l'histoire orientale, 2004.

TAN Qixiang 1986.

TAN Qixiang 譚其驥 (éd.), *Qingren wenji. Dili lei huibian* 清人文集. 地理類彙編 (*Recueil de textes des chercheurs des Qing — Compilation par catégorie sur la géographie*), Zhejiang renmin chubanshe, 1986.

TAO Chengzhang 1986.

TAO Chengzhang 陶成章, « Zhongguo minzu quanli xiaozhang lun » 中國民族權力消長論 (« Considérations sur la grandeur et la décadence de la nation chinoise »), in TANG Zhijun (éd.), *Tao Chengzhang ji* 陶成章集 (*Collection des œuvres de Tao Chengzhang*), Zhonghua shuju, 1986.

Tōa kenkyūjo 1944-1945.

Tōa kenkyūjo 東亞研究所 (Institut de recherche sur l'Asie orientale), *Iminzoku no shina tōchi-shi* 異民族の支那統治史 (*Histoire du gouvernement de la Chine par les ethnies étrangères*) Tokyo, Dai Nihon yūbenkai kodansha, 1944-1945.

TSURUMI Yusuke 2005.

TSURUMI Yusuke 鶴見祐輔, « Man-tetsu jidai » 滿鐵時代 (« L'ère de la société des chemins de fer de Mandchourie du Sud »), in *Goto Shinpei* 後藤新平 (*Goto Shinpei*), Tokyo, Fujiwara Shoten, 2005.

UBUKATA Naokichi & TANAKA Masatoshi 1966.

UBUKATA Naokichi 幼方直吉 & TANAKA Masatoshi 田中正俊 (éd.), *Rekishī-zō-saikōsei no kadai: rekishi-gaku no hōhō to Ajia* 歴史像再構成

の課題：歴史學の方法とアジア (*Projet de reconstruction de l'histoire: la méthodologie historique et l'Asie*), Tokyo, Ochanomizu Shobo, 1966.

WADA Sei 1942.

WADA Sei 和田清, *Tōa-shi-ronsō 東亞史論藪 (Collection d'essais historiques sur l'Asie orientale)*, Tokyo, Seikatsusha, 1942.

WANG Guowei 1923.

WANG Guowei 王國維, *Guantang jilin 觀堂集林 (Anthologie de Monsieur Guantang)*, Minguo congshu, livre n° 93 de la 4^e compilation, 1923.

WANG Ke 2009.

WANG Ke 王柯, « Riben qin Hua zhanzheng yu “huijiao gongzuo” » 日本侵華戰爭與“回教工作” (« Guerre sino-japonaise et “travaux sur la religion islamique” »), *Lishi Yanjiu*, n° 5, 2009.

WEI Yuan 1976.

WEI Yuan 魏源, *Wei Yuan ji 魏源集 (Recueil des œuvres de Wei Yuan)*, Zhonghua shuju, 1976.

WEI Yuan 1992.

WEI Yuan 魏源, *Qing jingshi wen bian 清經世文編 (Compilation d'essais sur la gouvernance de la dynastie Qing)*, Zhonghua shuju, fac-similé, 1992.

YANG Tianshi 1993.

YANG Tianshi 楊天石, « Sun Zhongshan yu “Zurang Manzhou” wenti » 孫中山與“租讓滿洲”問題 (« Sun Yat-sen et la question de la “concession de la Mandchourie” »), in *Xunqiu lishi de midi 尋求歷史的謎底 (Recherche de réponses aux énigmes historiques)*, Shoudu shifan daxue chubanshe, 1993.

YANO Jin'ichi 1923.

YANO Jin'ichi 矢野仁一, *Kindai-shina-ron 近代支那論 (Sur la Chine moderne)*, Kyoto, Kobundo Shobo, 1923.

YANO Jin'ichi 1944.

YANO Jin'ichi 矢野仁一, *Daitōa-shi no kōsō 大東亞史の構想 (La conception de l'histoire de la grande Asie orientale)*, Tokyo, Meguro Shoten, 1944.

YOSHIKAWA Kojiro 1976.

YOSHIKAWA Kojiro 吉川幸次郎 (éd.), *Tōyō-gaku no sōshisha-tachi 東洋學の創始者たち (Les fondateurs des études orientales)*, Tokyo, Kodansha, 1976.

ZHANG Mudan 1977.

ZHANG Mudan 張木丹 *et al.* (éd.), *Xinhai geming qian shinian jian shilun xuanji* 辛亥革命前十年間史論選集 (*Recueils d'essais choisis de la décennie précédant la Révolution de 1911*), Sanlian shudian, 1977.